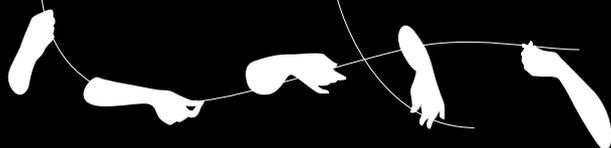


On en parle

revue
de presse

Je suis
la bête

Théâtre
des trois Parques



NOHANT-VIC

Paroles de femme au domaine de George Sand



L'auteure Anne Sibran sera présente au domaine de George Sand le 14 mars.

Anne Sibran est invitée dans le grenier littéraire du domaine pour dévoiler son itinéraire d'écrivain, son expérience et participer « au questionnement sur le monde ». La rencontre se veut, avant tout, sereine et humaine. Le public présent sera complice de cette rencontre privilégiée. Leurs questions clôtureront la soirée. La rencontre, animée par Julie Dellille, sera enregistrée par Bip Tv et sera diffusée sur son antenne à une date ultérieure. Comédienne formée à l'École Nationale de la Comédie de Saint-Etienne, metteur en scène et pédagogue, Julie Dellille est une artiste associée à Equinoxe et début 2018, elle mettra en scène *Je suis la bête*, d'après le roman d'Anne Sibran, adapté à l'occasion d'une résidence à la maison de George Sand en septembre 2016. Le Centre des monuments natio-

naux rappelle, par l'organisation de cet événement, la place fondamentale de George Sand dans le milieu culturel et intellectuel de l'époque. En effet, tout au long de la vie de l'auteur, de prestigieux invités ont été conviés et se sont succédés dans cette maison de Nohant comme des artistes, des philosophes et des journalistes.

Ces invitations contemporaines au domaine de George Sand renouent avec cette tradition.

Paroles de femmes au domaine de George Sand, en partenariat avec Bip TV et Equinoxe, scène nationale de Châteauroux avec Anne Sibran, écrivain le 14 mars à 20h30. Gratuit, réservation indispensable au 02 54 31 06 04. La séquence sera également consultable sur le site internet www.biptv.fr

Anne Sibran

Suite à des études de philosophie et d'ethnologie et après avoir appris le quechua, Anne Sibran part en 2007 s'installer pour trois ans en Equateur, après une mission Stendhal. Publiée chez Gallimard et chez Grasset, elle travaille régulièrement pour France Culture, anime en France comme en Equateur des ateliers d'écriture et collabore en tant que scénariste à des projets jeunesse ou de bandes dessinées. Aujourd'hui elle vit entre les deux pays. Engagée dans la défense de l'Amazonie et des peuples autochtones, elle s'applique à bâtir des ponts entre les cultures, les visions du monde, dans des romans où la jungle, la montagne sont les personnages centraux. Une écriture sensible et animiste qui réveille la nostalgie du temps où l'homme et la nature parlaient à voix haute.

Echo Marseillaise
• 24 février 2017



DIRECT

REVOIR EMISSIONS

PROGRAMME TV

Recherche



PAROLES DE FEMMES - ANNE SIBRAN

L'écriture a poussé Anne Sibran au voyage et depuis 2007, entre la France et l'Equateur, elle essaie de bâtir des ponts et de nourrir quelques utopies. Son dernier roman « Enfance d'un chaman » vient de paraître. Il rassemble tout ce qu'elle a pu approcher du monde fascinant des chamans des berges du Rio Napo dans l'Amazonie Equatorienne, en côtoyant pendant trois ans, l'un d'entre eux, devenu son ami... Rencontre animée par Julie Dellille, comédienne et artiste associée à Equinoxe.

Paroles de Femmes • Maison George Sand / Nohant • 14 mars 2017

https://www.youtube.com/watch?v=Horbb-4Z_Bk



Dans la forêt obscure et sauvage de « Je suis la bête »

20 FÉVR. 2018 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Anne Sibran a publié le magnifique « Je suis la bête » avant de l'adapter au théâtre à la demande de Julie Delille. C'est le premier spectacle du Théâtre des Trois Parques, c'est peu dire de dire qu'il est une réussite, d'autant qu'il fouille là où le théâtre s'aventure rarement.

COMMENTEZ | 2 RECOMMANDÉS | A+ A-



Scène de "Je suis la bête" © Clémence Delille

Au début d'un spectacle, on « fait » le noir. On le fait donc, là comme ailleurs. Mais il dure, ce noir, devient de plus en plus prégnant, profond. Il envahit tout l'espace de la salle, de la scène, déploie l'empire de son obscurité. Et quand il atteint l'ébène de sa nuit, une voix nous atteint. Une voix de rescapée. Faible, enfantine, presque. Tapie, là-bas, au fond.

L'enfant du placard

Infime, la voix. Féminine. Presque vacillante mais volontaire tout de même, battante. Elle nous parle d'un placard. Où celle qui l'avait portée dans son ventre et l'homme qui la portait parfois l'ont laissée. Abandonnée quand elle avait deux ans. « Pour me rappeler le placard, il suffit que je frotte dessous mes griffes rondes, aux cicatrices roses des phalanges raccourcies. Alors je revois deux mains folles, en train de supplier le bois, le fouiller jusqu'à l'os. Avec le corps pendu derrière, comme un petit chiffon », dit la voix.

C'est là, dans le placard, dénuée de tout, de nourriture, de mots, de parures, qu'elle est devenue animale. C'est là que la grosse chatte l'a pour ainsi dire reconnue. Une chatte « de race tellement farouche que jamais l'homme ne la voit ». Elle est venue dans le placard accoucher de petits chatons morts-nés. L'enfant a tété ses tétons. Et puis elle a mangé les chatons. « Ils avaient la chair fade, les os mous. Mais comment j'aurais pu survivre sans ces viandes à mâcher ? » Elles se sont réchauffées l'une à l'autre. La grosse et le petiotte. C'est ainsi qu'elle est devenue la bête.



Jean-Pierre Thibaudat pour Mediapart • 20 février 2018

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/180218/dans-la-foret-obscur-et-sauvage-de-je-suis-la-bete>

Revue de presse • Je suis la bête

Du noir ont jailli de brèves saillies de lumière comme des halos volés à la nuit. Des bouffées de lueurs. Une silhouette sombre apparaît furtivement, c'est elle, la bête, toute noire hormis le minois et les extrémités. Comme jetée hors de l'ombre. A l'affût. Reptile. Feu follet. Elle porte une robe informe couleur écorce de ces vieux chênes cicatrisés d'intempéries ancestrales. Ses pieds et ses mains sont nus, ses cheveux deviendront de plus en plus longs.

Des images passent, rappelées au parloir de la rétine mémorielle : sorcière des contes, souillon des romans, fille aux cheveux blancs de la chanson. La voix les balaie d'un coup de griffe. La voix tutoie les ronces, les racines, les feuilles empoissées. Elle couche avec le silence habité de la forêt. Elle nous happe, nous lape. Nous serre le kiki. Autour d'elle, ça gronde de sons, ça grogne du ciel. Remugle à frissons. « J'ai eu cette voix-là pendant cinq ans, dans mon dedans. A en oublier les hommes », dit-elle, là-bas, plus tout à fait au fond, plus près maintenant. Nous apprivoisant peut-être. Et le noir qui remet ça.

Une solitude peuplée

C'est ainsi que commence *Je suis la bête*. Les mots (texte et adaptation) sont signés Anne Sibran. Le corps, la voix et la mise en scène sont de Julie Delille qui après avoir lu *Je suis la bête* (Gallimard, collection Haute enfance) s'est emparée de ce récit extraordinaire dans tous les sens du mot. La scénographie, le costume et le « regard extérieur » sont de Chantal de La Coste. Les lumières sont signées Elsa Revol, la création sonore Antoine Richard. Chacun a sa part de réussite dans ce spectacle hors norme, hors catégorie qui va chercher le théâtre dans son étoilement pour y atteindre et conjuguer des tréfonds d'une rare intensité.

Julie Delille, jeune actrice sortie de l'école de Saint-Etienne, est à l'initiative, à la manœuvre et à la proue de *Je suis la bête* mais dire qu'elle est seule en scène serait une hérésie. Le spectacle vient d'être créé sur la vaste scène de l'Equinoxe à Châteauroux ; saluons au passage son directeur, François Claude, qui s'est engagé à fond dans ce spectacle, le premier de Julie Delille et de sa compagnie le Théâtre des Trois Parques, allant jusqu'à nommer l'actrice d'emblée comme artiste associée. Dire que *Je suis la bête* pourrait se donner sur une toute petite scène puisqu'il n'y a apparemment qu'une actrice en scène, serait d'une abyssale bêtise.

C'est au contraire un spectacle total qui a besoin d'espace pour respirer et nous aspirer, qui était sa force dans l'orchestration et la modulation de ses éléments à commencer par le foisonnement de la voix qui nous assaille, nous broute les oreilles, les yeux et l'épiderme de bien des façons. En regard du théâtre magnifiquement extrême qu'est le premier spectacle de Julie Delille, osons mentionner les derniers spectacles de notre dernier grand maître, Claude Régy. Cela n'a rien à voir bien sûr, mais le degré d'exigence de Julie Delille et de ses collaborateurs visent de semblables sphères.

La bête grandit à quatre pattes dans la forêt, allant comme les animaux. Après avoir été encerclée par une horde de blaireaux, couturée de plaies ouvertes, elle arrive devant une « boîte », une ruche bourdonnante d'abeilles. « Alors elles sortent un peu. Puis d'autres encore. Enfin toutes en même temps. Elles me couvrent. Serrées au fond de chaque morsure. Dans toutes mes viandes arrachées. Ça fait un bourdonnement qui me berce, me console, avec parfois des explosions d'étoiles. Jusqu'à ce moment où je m'endors enfin. Parce que je n'ai plus froid. » Moment d'une envolée lyrique où lumière, musique, voix, corps, espace avancent de front dans l'enchantement.



Jean-Pierre Thibaudat pour Mediapart • 20 février 2018

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/180218/dans-la-foret-obscur-et-sauvage-de-je-suis-la-bete>

Un manteau d'abeilles

Alors qu'elle est couchée sous son « manteau d'abeilles », une fumée fait que les abeilles s'envolent. Cette fumée vient d'une « bête blanche » et elle voit, loin derrière un grillage masquant le visage, « au bout des yeux : un regard d'homme ». Elle se retrouve enfermée dans « la maison du placard » dont elle reconnaît l'odeur.

Elle, si peuplée de la forêt, se retrouve seule. « Ce chagrin dura plus de deux ans. Un goût de foie d'oiseau », dit sa voix off, une voix de l'après. Elle apprend à se « défaire » de tout ce que la forêt lui a donné. « L'homme des abeilles », dans un grand livre, lui apprend « le père ocieux ». « Il fallait nettoyer ma parole. Elle avait trop traîné sur la terre noire de la forêt. »

Le spectacle d'un mouvement continu, approche de sa fin. Le récit d'Anne Sibrán, lui, se poursuit. L'homme a un nom, Limaille, et puis voici Joachim et une vieille femme, Doussi. C'est Doussi qui lui donnera le nom de Méline, « un nom entre le chat et la fille qui lui convenait parfaitement ». La nuit, elle va chercher de la viande dans la forêt ; le jour, elle retrouve le monde des hommes. « J'ai maintenant la parole assez longue pour abouter ensemble la fille avec la bête, le jour avec la nuit. Ça me fait une bouche immense où tient toute la forêt. »

C'est dans la forêt que le livre et le spectacle se retrouvent dans un commun épilogue. Le noir retrouve sa profondeur, terreau des vœux. La fille voit la forêt avancer, puis courir, escortée par les oiseaux et suivie par les bêtes... L'actrice fait entendre le silence. Méline, là-bas, au fond, s'efface, se fond, disparaît. Et c'est fini.

Vacillement des certitudes, des catégories, des frontières, des genres, des langues, *Je suis la bête* est une forêt où remue notre sauvagerie.

Après sa création à l'Equinoxe de Châteauroux, le spectacle se donnera le 20 février au Théâtre de Chartres ; les 7 et 8 mars au Théâtre de l'Union à Limoges ; il sera à l'affiche du festival WET au CDN de Tours les 24 et 25 mars. Tournée en cours d'élaboration pour la saison prochaine.

Le récit d'Anne Sibrán *Je suis la bête* est paru chez Gallimard, dans la collection Haute enfance ; dans la même collection, Anne Sibrán a publié *Enfance d'un chaman*.





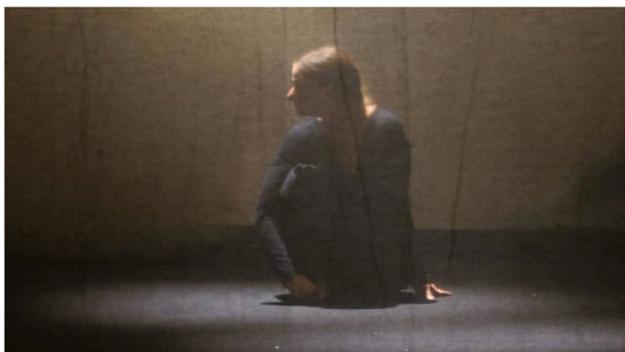
INDRE > Un voyage au bout de la nuit

Un voyage au bout de la nuit

Publié le 21/02/2018 à 04:55 | Mis à jour le 21/02/2018 à 11:04



THÉÂTRE - CHÂTEAUX



Julie Delille interprète Méline dans « Je suis la bête ».
© (Photo Clémence Daille)

La pièce " Je suis la bête ", par Julie Delille, était jouée vendredi et samedi à Équinoxe. L'expérience, intense, happe le spectateur dans un univers brutal.

L'obscurité est totale, le silence est lourd dans le théâtre. La voix de Méline, interprétée par Julie Delille, semble soudain sortir des entrailles de la Terre, au cœur de cette nuit d'encre. Le timbre est rauque et animal, comme si la langue des hommes lui avait été récemment révélée. Elle raconte comment celle dont elle a quitté le ventre l'a jetée dans un placard, comme si elle était une création dont on devrait avoir honte. Elle raconte sa survie, auprès d'une chatte dont elle dévorait les proies. Une lumière orange et crépusculaire vient éclairer son visage, dans un tableau clair-obscur. Rien n'est épargné au spectateur : ni la chaleur du sang des petits animaux qu'elle tue à coups de dents, ni ses ongles qui s'arrachent lorsqu'elle gratte le bois de sa prison.

Une lumière qui apparaît par petites touches

Ce projet, adaptation au théâtre du livre *Je suis la bête*, d'Anne Sibran, a mis près de quatre années à voir le jour. Il raconte l'histoire d'une fillette qui, après s'être échappée de la maison où ses parents la retiennent captive, apprend à survivre auprès des animaux de la forêt. La pièce a été créée par la compagnie du Théâtre des Trois Parques, basée à Montlouis (Cher). Elle est avant tout l'œuvre de Julie Delille, artiste associée à Équinoxe, qui l'a mise en scène et l'interprète durant un peu plus d'une heure, dans une performance hors-norme. Œuvre de théâtre contemporain, *Je suis la bête* est aussi un exploit de son et de lumière. Elsa Revol, créatrice lumière, a mis à profit ses connaissances acquises auprès d'illusionnistes pour livrer des scènes où la lumière apparaît par petites touches, focalisant toute l'attention du spectateur sur Julie Delille. Ce n'est sans doute pas par peur de mal faire, puisque les rares scènes éclairant tout le plateau sont d'une beauté sidérante. On pense par exemple à celle où Méline pêche des truites au bord de l'eau, dans une lumière pâle, antique.

Le travail sur le son a été assuré par Antoine Richard qui a installé tout un système sonore au sein même du public. La voix de Julie Delille se fait ainsi parfois proche, parfois distante. C'était aussi une façon de trancher avec l'arrivée de Méline dans la forêt, quand son univers sonore se réveille, tant pour elle que pour le spectateur.

Je suis la bête n'est pas une pièce facile. L'univers est sombre, brutal, et l'expérience pourra être plus ou moins agréable selon la sensibilité du spectateur. L'intention de Julie Delille est aussi là : elle ne s'interdit presque rien et refuse de tomber dans la naïveté d'une survie romantique en forêt. Cette dureté des situations n'enlève rien à la puissance poétique du texte d'Anne Sibran, narré avec talent par Julie Delille. Et sans perdre son souffle, il faut le souligner.

« Je suis la bête », le 20 février au théâtre de Chartres ; les 7 et 8, à Limoges ; du 23 au 25 mars, à Tours.

THÉÂTRE | A LA UNE LOCAL | CHÂTEAUX | LOISIRS



Nicolas TROADEC
Journaliste



Nicolas Troadec pour la Nouvelle République • 21 février 2018

<https://www.lanouvellerepublique.fr/indre/un-voyage-au-bout-de-la-nuit?queryId%5Bquery1%5D=57cd2206459a452f008b4594&queryId%5Bquery2%5D=57c95b34479a452f008b459d&page=9&pageId=57da5ce5459a4552008b469a>

THÉÂTRE

JE SUIS LA BÊTE: L'ADAPTATION POIGNANTE DU ROMAN D'ANNE SIBRAN PAR JULIE DELILLE

27 mars 2018 Par
Ines Guillemot

Toutela
Culture
•com

À l'occasion du Festival WET^o au Centre Dramatique National de Tours (CDNT), la comédienne et metteuse en scène Julie Delille (Théâtre des trois Parques) — artiste associée à Equinoxe / Scène internationale de Châteauroux — interprétait Je suis la bête. Un récit à la première personne, sur l'humain et le sauvage, sur la frontière entre les genres.



Je suis la bête, c'est une variation du thème de l'enfant sauvage: l'histoire d'une enfant abandonnée, élevée dans la forêt par un animal sauvage, et qui un jour se trouve, de force, confrontée à l'humanité. Le récit aborde ses débuts dans la forêt, guidée par « chatte grosse », l'animal qui l'élève, la nourrit, lui apprend à chasser, dans une relation presque maternelle, pourtant empreinte de cruauté. Elle y découvre le goût du sang. « *Et pendant que je grandis, accroupie sous les arbres. Je suis maintenant une bête pleine, avec plus rien d'enfant* ». « *J'ai faim de morts vivantes, aux regards restés entrouverts, de ces chairs qui s'écartent en craquetant d'effroi* » (Anne Sibran).

Puis, vient sa rencontre avec l'humanité. Ou plutôt, avec le monde civilisé. La pièce aborde la façon dont, au contact des hommes, Méline devient un monstre: en voulant l'humaniser, on fait d'elle une bête. Contrainte à se tenir droite, à lever son cou, à parler, ou plutôt répéter: « *Il m'a fallu surtout trouver à tenir sur deux pattes, afin que la parole me coule plus facilement. Ce n'était pas ce même parler que font les hommes, car je n'y savais rien comprendre. Je répétais seulement derrière, à la manière des bêtes, ou des maisons* » (Anne Sibran).

Je suis la bête, c'est aussi et surtout une ode à la nature. Interprète d'un texte puissant, vibrant, Julie Delille nous fait vivre la forêt. Une forêt qui grouille. Où tous nous sens sont en alerte. La mise en scène est audacieuse: un plateau vide, que Méline investit peu à peu, « par les mots, par le corps, par des silences, des bruits, des absences, des ombres, des fulgurances » (Chantal de la Coste, scénographe). Le spectateur s'imprègne de la forêt, de ses bruits, ses lumières, mais aussi de ses silences, de son obscurité: un travail remarquable est mené sur le son, qui revêt une importance fondamentale (le spectateur est plusieurs fois plongé dans l'obscurité).

« *Nous, c'est le silence qui raconte, les hommes il leur faut une voix* » (Anne Sibran)

Le silence qui habite la forêt, contre le bruit et la parole des hommes. Deux mondes que tout oppose. Et pourtant: à la fin, le retour de l'héroïne à la forêt, sa fuite du monde civilisé pour redécouvrir ses instincts, en dit long. Il interroge notre rapport à la nature, le fossé que nous avons creusé entre l'humanité et les mondes du vivant. Un spectacle troublant, saisissant, et parfois dérangeant.

Ines Guillemot pour Toutelaculture.com • 27 mars 2018

<http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/suis-bete-ladaptation-poignante-roman-danne-sibran-julie-delille/>



Laurent Roudillon — 4 avril 2018



Je suis la bête...

W

Wanderer

On a beaucoup ri pendant ce festival, donc. Mais pas seulement. Il y eut l'expérience physique et sensorielle de *Je suis la bête*, interprété et mis en scène par Julie Delille, d'après le roman d'Anne Sibran. Une petite fille recueillie et élevée par un animal sauvage tente par le langage de raconter son histoire, et comment l'homme, en la « récupérant », lui révéla une monstruosité que la nature et le monde animal ne lui avaient jamais reprochée jusqu'alors.

Au début du spectacle la salle est plongée dans le noir et rien ne se passe que le silence, très vite lourd, de ce silence anormal dont on ne sait que faire. Un spectateur qui attend dans le noir pour une durée inhabituelle ne sait que penser, quel sens garder en alerte de l'ouïe ou de la vue, il est aux aguets. Puis surgit la voix de la bête, son bruit, une parcelle de visage, un corps sauvage, la forêt qui s'agite avec ses cris et ses bruissements. Un travail ahurissant de la lumière et du son – merci Elsa Revol et Antoine Richard – nous happe sans jamais nous lâcher pendant l'heure du spectacle. On en ressort physiquement éprouvé, avec l'étrange impression d'avoir été traqués nous aussi. Et puis bien sûr la force du langage dans cette adaptation du roman par l'auteure elle-même, un langage droit, sans détours, et pourtant d'une infinie poésie, qui raconte la survie mais surtout qui décrit l'humanité par le prisme de l'enfant à l'instinct animal. Julie Delille est la voix, le corps, le visage de la bête, elle est la créature morcelée qui se révèle à nous comme une apparition fantastique. Monstrueusement là.

Il faut sans doute accepter cette plongée aux confins de l'humanité, cette immersion dans les entrailles d'une forêt de sang et d'humus, mais l'empreinte qu'elle laisse en nous est suffisamment puissante pour qu'on la ressente encore même quelques jours après. N'est-ce pas là le signe des grandes aventures dont il faut savoir ne pas se priver ?



Laurent Roudillon pour Wanderer • 4 avril 2018

<http://wanderersite.com/2018/04/un-theatre-au-coeur-battant/>

JE SUIS LA BÊTE

MISE EN SCÈNE JULIE DELILLE / THÉÂTRE OLYMPIA, 24 ET 25 MARS

« L'adaptation du roman coup de poing d'Anne Sibran, histoire fascinante d'une enfant qui grandit dans la forêt et variation moderne sur le thème de l'enfant sauvage. »

— par Julie Delille —

« Je suis la bête », c'est d'abord l'histoire d'une double initiation. Celle de Méline, petite fille abandonnée, puis poussée hors du monde des humains. Elle va rejoindre celui des bêtes pour en être expulsée à nouveau et se trouver à la lisière. C'est aussi la mienne au travers de ce projet. Et ce sont les forces qu'il a fallu pour le mener à bien. Ce sont quatre années particulières à porter une résolution artistique. Un début de chemin avec la poésie comme force motrice, comme axe absolu dans la pratique de cet art si noble qu'est celui du théâtre. C'est la confiance et l'accompagnement, les rencontres et le travail avec l'équipe qui

ont pu permettre de créer un spectacle exigeant, rigoureux et singulier. C'est aussi et surtout le bénéfice d'un bien rare et vertueux : le temps. C'est pour moi ce qui est le plus précieux, savoir qu'on a l'espace de temps et de silence nécessaire au discernement. Le temps, c'est celui de l'affût, tous sens en alerte, avant de bondir pour se saisir. C'est le maître qui nous apprend à retenir, à nous rassembler pour viser au plus juste. Continuer à mener un travail de recherche, avoir le temps et le calme nécessaires au développement des projets à venir. Se trouver invitée dans une maison, y faire son nid, y tisser des liens avec ceux qui sont là et avec le

public, prendre le temps de la construction et de la confiance, étape par étape. C'est une chance à laquelle toute équipe artistique devrait avoir droit. Inventer des espaces poétiques intenses, proposer au spectateur, dans ces espaces de suggestion, d'être lui-même créateur et actif. Tout cela, ce sont les conditions d'un élan, le souffle nécessaire qui peut faire se déployer un projet. Il faut alors redoubler de vigilance pour rester en mouvement. Peut-être qu'être artiste c'est choisir aussi la persévérance et une certaine foi. C'est au départ une écoute, un regard, une curiosité. C'est se rêver passeur, un être traversé, faire langage, faire foi. Faire donc et surtout.

Issue de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, Julie Delille est artiste associée à la Scène nationale de Châteauroux. D'abord interprète et pédagogue, le désir d'initier au plateau, un certain univers, rempli d'images, de sons et de silences s'est rapidement fait une évidence. Autour des thématiques nature, langage et figure féminine, elle fonde en 2015 le Théâtre des trois Parques. Cette année, elle présente « Je suis la bête » au WET.

tribune Julie Delille I/O Gazette n° 80 • mars 2018

<http://www.iogazette.fr/blog/wp-content/uploads/delightful-downloads/2018/03/IO-80.pdf>



Théâtre de l'Union

Centre Dramatique National du Limousin

"Le plus grand bien pour le plus grand nombre"

LE JURY DE COOPÉRATEURS

« Le Théâtre de l'Union sera un lieu d'ouverture au monde, œuvrant à la transformation de nos regards avec ce souci constant du questionnement et de l'amour du public ».

Ainsi s'exprimait Jean Lambert-wild dans le projet artistique qu'il présentait il y a déjà plus de trois ans.

L'idée de mettre en place depuis cette saison ce Jury de Coopérateurs est venue à Jean Lambert-wild suite à ce qu'il a pu observer en Géorgie : là-bas, ce n'est pas la profession qui remet des prix pour les spectacles, cette démarche émane du public.

10 personnes (5 femmes et 5 hommes) sont engagées dans un grand parcours du spectateur et se réunissent de façon régulière, tout au long de la saison, pour parler de ces spectacles.

La cérémonie de remise de prix a lieu au Théâtre de l'Union, lors de la grande soirée de présentation de saison.

Voici le détail des Prix décernés à l'issue de la saison 2017/2018 :

[...]

- **Prix de la meilleure scénographie** : Mark Holthusen pour *Le Palais Hanté d'Edgar Allan Poe* ex æquo avec *Chantal de la Coste* pour *Je suis la bête*

Prix de la scénographie saison 2017/2018 • Théâtre de l'Union / CDN de Limoges

<http://www.theatre-union.fr/fr/le-jury-de-cooperateurs>

JE SUIS LA BÊTE

ANNE SIBRAN / JULIE DELILLE

«Une magnifique adaptation théâtrale de Je suis la bête interprétée viscéralement par Julie Delille.»



Plaque saison 2018/2019 • Maison de la culture de Bourges
<http://www.mcbourges.com/la-saison/les-spectacles/1453-je-suis-la-bete>

Le noir se fait dans la salle, envahit tout l'espace et s'installe durablement, laissant place aux seules respirations des spectateurs. Cet apprentissage de l'écoute du silence est un préambule nécessaire qui aiguise l'acuité des sens. Puis, de cette nuit d'encre surgissent les premiers mots, crus et râpeux. Une voix faible, vacillante, raconte, simplement éclairée par un halo de lumière. Méline a deux ans lorsqu'elle est jetée dans un placard par ses géniteurs. Elle doit sa survie à la présence d'une chatte venue y mettre bas. S'ensuivra une vie animale, en prise avec la nature, jusqu'à son retour à la civilisation humaine... non moins sauvage. À l'origine, *Je suis la bête* est un roman d'Anne Sibran qu'elle a adapté au théâtre à la demande de la jeune comédienne et metteuse en scène Julie Delille, cofondatrice de la compagnie du Théâtre des Trois Parques. Cette variation contemporaine sur le thème de l'enfant sauvage est mise en scène avec exigence et précision. La subtile création lumière, procédant par touches successives, concentre l'attention du spectateur sur l'interprète blottie dans sa tanière ou gisant sur le sol terreux. Le son, présent aussi dans la salle, permet au public d'être immergé en pleine forêt aux côtés de Méline. Dans une scénographie en clair-obscur, la sculpture des lumières et l'architecture sonore concourent à vous faire vivre au plus près cette expérience théâtrale sensorielle unique et magnifique.

BORD DE PLATEAU

Mardi 06 novembre à l'issue de la représentation, en présence de l'équipe artistique

ATELIER DE PRATIQUE THÉÂTRALE

Samedi 10 et dimanche 11 novembre avec Julie Delille autour du texte [Cf portfolio central]

JE SUIS LA BÊTE

D'abord il y a le texte magnifique et la langue sauvage d'Anne Sibran, puis l'urgence et la ténacité de la toute jeune Julie Delille pour créer ce spectacle, quasi son premier, poétique et ensorcelant. Une vraie révélation. Il y a sur le plateau une jeune fille abandonnée, élevée depuis toujours comme un animal, dans une forêt d'ombres et de bruits, avec ses règles et ses dangers : choisir ses proies, éviter les prédateurs, défendre un territoire... Elle nous livre son histoire, sa brutalité et ses délicatesses. Un jour un "habitant" la sauve in extremis d'une bataille perdue, la soigne et tente de l'éduquer à la civilisation, ça ne marchera pas... Il y a trois acteurs, pour ainsi dire : Julie Delille, la lumière et le son. La pièce, toute en clair-obscur, avec des images d'une rare puissance, nous parle d'animalité, de bestialité et de violence. Celle de la nature et celle faite à la nature, aux ordres ou au désordre naturels...



Plaque saison 2018/2019 • Théâtre du Bois de l'Aune d'Aix-en-Provence
<http://www.boisdelaune.fr/JE-SUIS-LA-BETE>

Une obscurité hypnotique



Est-ce le noir qui donne de l'épaisseur au texte ? Est-ce le texte qui rend l'obscurité chromatique ? Dans le premier silence du spectacle *Je suis la bête*, mardi et mercredi derniers, au cœur de l'auditorium, des spectateurs se sont posés ces questions. Parce que tout le monde était dans le noir ou parfois dans la pénombre.

Certains ont eu la curieuse sensation d'avaler des proies encore chaudes, d'être plongés dans une vie animale d'une enfance sauvage contée par l'actrice Julie Delille; tout en étant assis de percevoir l'humidité de l'herbe et de voir des pupilles inconnues dans une touffeur nocturne.

La bestialité ainsi dite avait sans doute quelque chose de dérangeant. Le cynisme du prédateur, la blessure infligée par les griffes acérées, les terriers labyrinthiques ont été vécus aussi fortement qu'une immersion totale dans la profondeur d'un livre hypnotique.

Le programme annoncé ne laissait pas de doute.

Le spectateur s'attendait à être touché par ces mots, par ces sons. Pour ma part je redoutais même l'absence de la lumière, comme la privation de cette fragile pâleur qui vous fait membre d'un équipage à l'écoute.

Dessiner dans le noir c'est presque aller au-delà de l'imaginaire. Oui ! c'était une curieuse expérience d'être laissé seul dans les bruissements, les borborygmes, les toux assourdies, effacés parfois par les claquements et les sons enregistrés *.

Comme au cœur de la forêt le silence n'existe pas dans une salle obscure. Le spectacle vivant est une étrange téléportation.

Dessins : Cathy Beauvallet

Texte : Dominique Delajot



Le Passe-Plat

Je suis la bête

d'après le roman d' Anne Sibran mise en scène Julie Delille

Recette maison

Il y a plusieurs années déjà, pendant le festival d'Avignon, une jeune femme vient me parler d'un projet qui lui tient à cœur : adapter pour la scène un texte qui l'a profondément bouleversée. Une année après l'avoir lu (année de décantation, de sidération, les yeux pétillants), elle sent que ces mots d'Anne Sibran lui permettront de donner vie à un univers qui l'habite intimement, tout rempli d'images, de sons et de silences. Elle entame une première résidence pour l'adaptation du texte en septembre 2016. Cinq autres résidences vont s'échelonner et c'est à l'issue de l'une d'elles que je découvre une maquette du projet, non encore abouti mais dont l'exigence et l'acuité m'ont aussitôt convaincu que je me trouvais devant une artiste rare, puissamment inspirée et ne cédant à aucune concession ni facilité. Merci à vous tous d'être venus ce soir plonger dans son univers si singulier.

Robert Bouvier | directeur

Mise en bouche

Fille et petite-fille d'exilés, Anne Sibran est née à Sevran le 3 février 1963. Après des études de philosophie et d'ethnologie à Paris, elle publie ses premiers romans : *Bleu-Figuiers*, *Ma vie en l'air* et *Je suis la bête*. En 2007, après avoir appris le quechua, elle part vivre quelques années en Equateur, son deuxième pays. Depuis, auteure des lisières, elle se passionne pour la forêt d'Amazonie, écrivant des romans qui s'attachent à bâtir un pont entre deux mondes et à exprimer la valeur inestimable des forêts primaires et la sagesse des peuples qu'elles abritent. Elle écrit aussi des romans pour la jeunesse, des scénarios de bande dessinée et travaille pour France Culture à l'écriture de fictions et de journaux de voyage sonores qui racontent ses déambulations en Amérique du sud et ailleurs. Elle anime également des ateliers d'écriture en France et en Equateur.

Durée: 1h

avec

Julie Delille (Méline)

équipe de création

texte & adaptation

Anne Sibran (adaptation par l'auteure de son roman)

©Editions Gallimard - Haute Enfance)

mise en scène Julie Delille

scénographie, costume

& regard extérieur

Chantal de la Coste

création lumière Elsa Revol

création sonore Antoine Richard

régie générale Sébastien Hérouart

régie lumière Pablo Roy

régie son Jérémy Oury

accompagnement artistique

Clémence Delille, Baptiste Relat

couture Fanette Bernaer

diffusion Audrey Gendre

photographies Florent Gouélou

graphisme David Morel à l'Huissier

administration Cécile Pennerier

production

Théâtre des trois Parques

coproduction

Equinoxe, Scène nationale,

Châteauroux

Théâtre de l'Union, CDN, Limoges

soutiens

Abbaye de Noirlac, CCR, La

Pratique, Vatan (accueil en

résidence)

Maison Georges Sand, Centre des

monuments nationaux, Nohant

DRAC Centre-Val de Loire

Conseil régional du Centre-

Val de Loire

Conseil départemental du Cher

Commune de Montlouis, Berry



© Florent Gouélou

La chronique de Fabienne Pascaud

Le festival Impatience consacre les femmes de théâtre

Réservé aux abonnés

Publié le 13/12/2018. Mis à jour le 13/12/2018 à 15h53.



Je suis la bête, d'Anne Sibran.
Photo : Clémence Delille

Chaque édition révèle un état de la scène et du monde d'aujourd'hui

Imaginé en 2009 par Olivier Py — alors patron de l'Odéon Théâtre de l'Europe — et Télérama, aujourd'hui porté par José-Manuel Gonçalves et son équipe du Centquatre — auxquels se sont joints le Théâtre de Gennevilliers et le Jeune Théâtre National — Impatience aura successivement mis en lumière (entre autres) Thomas Jolly, Chloé Dabert, Fabrice Murgia, Julie Deliquet, Guillaume Barbot ou le Raoul Collectif. Et chaque édition de cet effervescent festival de la jeune création théâtrale d'expression française est révélatrice d'un état de la scène et du monde d'aujourd'hui, des préoccupations, des angoisses et des désirs qui s'y nouent et dénouent. L'interrogation sur la place du sauvage en nous aura eu ainsi la part belle, traitée avec humour ou ambition. Ou poésie, comme dans le magique et sophistiqué *Je suis la bête* d'Anne Sibran (Prix SACD), monté et incarné par Julie Delille. Un conte au parfum symboliste et gothique que n'auraient renié ni Maeterlinck ni Edgar Poe, et que met en scène avec une rare perfection formelle — dans les noirs éclairages comme dans le très mystérieux travail sonore — son unique interprète. Elle y joue une enfant abandonnée dans un placard, recueillie par une chatte et devenue chasseuse au fond des bois... Julie Delille donne étrangement corps au verbe indocile et fou d'Anne Sibran, revendique le noir de la salle, le silence et le cri des forêts. Et son obscure plongée en terre animale renvoie à de sorciers territoires enfouis en chacun...

un événement
Télérama

PRIX ET DISTINCTIONS

IMPA
TIEN
CE

2018
Prix Impatience
Lauréat Prix SACD



Fabienne Pascaud pour Télérama • 13 décembre 2018

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Le prix du public revient à Justine Lequette avec *J'abandonne une partie de moi que j'adapte*.

Quelques années, déjà, qu'on remarque avec joie combien les talentueuses metteuses en scène se font de plus en plus nombreuses et commencent avantageusement à conquérir la direction de Centres dramatiques nationaux ; hommage soit rendu à l'action de l'ex-ministre de la Culture Aurélie Filippetti... Mais voilà que, pour la première fois de ses dix années d'existence, le palmarès du festival Impatience aura été exclusivement féminin, décernant son grand prix, le prix des lycéens, le prix du public, et le nouveau prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques à trois jeunes artistes graves, drôles et singulières tout ensemble : Tamara Al Saadi (pour *Place*), Justine Lequette (pour *J'abandonne une partie de moi que j'adapte*), Anne Sibran (pour *Je suis la bête*). Signe des temps que cette émergence et reconnaissance de créatrices qui jusqu'alors avaient tant de mal à faire entendre leur voix, Ariane Mnouchkine, Macha Makeïeff exceptées ? Elles sont là désormais, fortes et exigeantes, qui nous racontent l'exil, l'identité, la mémoire, la société française ou l'animalité. Avec poésie, lucidité, émotion et humour.

Imaginé en 2009 par Olivier Py – alors patron de l'Odéon Théâtre de l'Europe – et *Télérama*, aujourd'hui porté par José-Manuel Gonçalves et son équipe du Centquatre – auxquels se sont joints le Théâtre de Gennevilliers et le Jeune Théâtre National –, Impatience aura successivement mis en lumière (entre autres) Thomas Jolly, Chloé Dabert, Fabrice Murgia, Julie Deliquet, Guillaume Barbot ou le Raoul Collectif. Et chaque édition de cet effervescent festival de la jeune création théâtrale d'expression française est révélatrice d'un état de la scène et du

monde d'aujourd'hui, des préoccupations, des angoisses et des désirs qui s'y nouent et dénouent. L'interrogation sur la place du sauvage en nous aura eu ainsi la part belle, traitée avec humour ou ambition. Ou poésie, comme dans le magique et sophistiqué *Je suis la bête*, d'Anne Sibran (prix SACD), monté et incarné par Julie Delille. Un conte au parfum symboliste et gothique que n'auraient renié ni Maeterlinck ni Edgar Poe, et que met en scène avec une rare perfection formelle – dans les noirs éclairages comme dans le très mystérieux travail sonore – son unique interprète. Elle y joue une enfant abandonnée dans un placard, recueillie par une chatte et devenue chasseuse au fond des bois... Julie Delille donne étrangement corps au verbe indocile et fou d'Anne Sibran, revendique le noir de la salle, le silence et le cri des forêts. Et son obscure plongée en terre animale renvoie à de sorciers territoires enfouis en chacun...

Réveiller et affronter nos zones d'ombre, historiques, sociales, identitaires, tel est aussi le défi qu'ont tenté et réussi Justine Lequette dans *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* (prix du public), et Tamara Al Saadi, auteure et metteuse en scène de *Place*, prix du jury, présidant cette année par Charles Berling, et des lycéens. La première ausculte la société française des années 1960 à aujourd'hui en s'inspirant des travaux de Jean Rouch et Edgar Morin dans *Chronique d'un été*. Reconstitution virtuose et hilarante des voix, des corps et des décors de ces années gaulliennes, réflexion ironique sur le malaise et le désarroi actuels, ce qui continue de ne pas changer : le travail, en légèreté comme en profondeur, de cette formidable équipe belge est délicieux de drôlerie et ravageur de lucidité triste. A la fin du spectacle, les comé-

diens sortent en file indienne du plateau, nus et démunis. Pas dans *Place*, qui scelle au contraire une sorte de réconciliation chez une jeune Irakienne, exilée avec sa famille en France et tiraillée entre la fidélité à ses origines et sa volonté de s'assimiler. En dédoublant son personnage principal – sa part irakienne, sa part française –, Tamara Al Saadi a su incarner avec tendresse les regrets, remords et désirs que porte toute tentative d'intégration à une autre culture que la sienne. Et elle parle aussi des pères, des mères, des pesanteurs familiales, sociales. De la difficulté de se faire naturaliser comme accepter par la famille occidentale libérale de son fiancé... Simple, clair, lumineux, monté avec une pauvreté et une radicalité de moyens assumées, joué avec liberté, *Place* empoigne l'aujourd'hui de nombre de réfugiés, nous y intègre avec pudeur, sans esbroufe. La plus forte émotion d'un festival 2018 d'une grande diversité de formes, d'ambitions, de regards. Ce dixième anniversaire était bel et bon ●

Festival Impatience
Théâtre contemporain

LES VAGAMONDES
FESTIVAL DES CULTURES DU SUD
DU 9 AU 20 JANVIER 2019

Anas Abdul Samad IRAN – Amir Reza Koohestani IRAN
Wajdi Mouawad FRANCE – Newsha Tavakolian IRAN
Wael Kadour & Mohamad Al Rashi SYRIE
Hervé Koubi ALGÉRIE – Neda Sokolovska BULGARIE
Daria Deflorian & Antonio Tagliarini ITALIE – etc...

+ rencontres, conférences, films, expositions

LA FILATURE, SCÈNE NATIONALE – MULHOUSE



Lettre à la mère Noël à propos de trois infortunées actrices-metteuses en scène

18 DÉC. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Où il est question de trois plus ou moins jeunes femmes actrices et metteuses en scène récemment croisées. Julie Delille, Bénédicte Le Lamer, Magali Montoya. Elles se font une haute idée du théâtre, puissante et exigeante. Elles ne surfent pas sur l'actualité, ignorant l'air du temps, elles en subissent les frimas. Mère Noël, tu devrais en parler à la hotte de ton bonhomme de mari.

4 COMMENTAIRES | 11 RECOMMANDÉS | A+ A-

Chère mère Noël,

Je te sais fort occupée par les temps qui courent, il court toujours, le temps, il ne sait faire que ça, il court si vite qu'il oublie ceux qui courent plus lentement mais souvent plus sûrement, enfin je m'égare ou, non, je ne m'égare peut-être pas, disons que je m'explique mal, que je suis un peu comme les personnes dont je vais te parler pour que tu en parles à ton bonhomme de mari, je le sais superbooké ces jours-ci, mais il doit bien avoir un peu de grain à moudre au fond de sa hotte.

Les trois amoureuses

Voici, chère mère Noël, il se trouve que, quasiment coup sur coup, j'ai rencontré trois plus ou moins jeunes femmes qui ne se connaissent pas, du moins pas personnellement,

- **Julie Delille** qui a adapté et joue *Je suis la bête*, beau livre d'Anne Sibrán. C'est son premier spectacle. Il a été répété et créé à l'Equinoxe de Châteauroux, établissement auprès duquel Delille est artiste associée (ah, si tous les directeurs de Scènes nationales pouvaient avoir la clairvoyance et l'audace du directeur de l'Equinoxe !). *Je suis la bête* a été joué ici et là et le sera encore un tout petit peu et puis il mourra. Hélas, puis-je dire pour l'avoir vu (lire [ici](#)). Ce spectacle figurait parmi les dix qui concouraient pour le festival Impatience. Gag : la SACD a accordé son prix à Anne Sibrán qui n'a jamais écrit de pièce. Mais de Grand prix, point pour *Je suis la bête*. Ce spectacle était de tous le plus scéniquement accompli (jeu, espace, lumière, son). Dans une langue prenante et magnifique, il racontait une histoire d'enfant sauvage élevé, loin des hommes, parmi les bêtes de la forêt. Le texte et plus encore le spectacle touchent au plus profond de l'être humain. Ça parle au fond des bois d'abandon, de mutation, d'émigration du monde des hommes au monde animal, de solidarité aussi et de solitude. C'est beau et énigmatique, ça creuse l'humus et l'humain comme le font les spectacles de Claude Régy, *Je suis la bête* tutoie l'essentiel. Mais c'est un spectacle trop hors actu, trop hors tout, il n'a rien obtenu au festival Impatience. Il ne sera pas programmé comme le vainqueur d'Impatience au Festival d'Avignon, au Théâtre de Gennevilliers, etc.

- C'est ce dimanche, à la dernière de *Rêve et Folie*, le dernier spectacle de Claude Régy, au Théâtre de Nanterre-Amandiers, que j'ai croisé **Bénédicte Le Lamer**, que Claude Régy dirigea plusieurs fois et dont elle est restée proche au point que, indisponible, il lui avait demandé de le remplacer pour mener un atelier d'acteurs au Japon. Je lui



Jean-Pierre Thibaudat pour Mediapart • 18 décembre 2018

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/171218/lettre-la-mere-noel-propos-de-trois-infortunees-actrices-metteuses-en-scene>



Mon compte



les Inrockuptibles

SCÈNES

Les spectacles à ne pas manquer cette semaine

15/01/19 14h32

Rubrique hebdomadaire du 15 au 22 janvier



Paroles de femmes

Sept performeuses en scène sont au programme des Soli au CDN d'Orléans, du 18 au 25 janvier. Avec *Re-Performance* de l'artiste afghane Kubra Khademi, *H2-Hébron* de Winter Family avec Ruth Rosenthal, *#Punk 100% Pop *NIGGA* de Nora Chipaumire, *Collection of Artists* de Raquel André, *Le grand sommeil* de Marion Siéfert, *Je suis la bête* de Julie Delille et *In Many Hands* de Kate McIntosh. Ou comment "faire du plateau un lieu d'émancipation mais aussi d'exultation du corps féminin", annonce Séverine Chavrier, directrice du CDN d'Orléans.

Rubrique hebdo des Inrockuptibles • 15 janvier 2019

<https://www.lesinrocks.com/2019/01/15/scenes/les-cinq-spectacles-ne-pas-manquer-cette-semaine-111158941/>

Dimanche 17 Mars 2019
www.laprovence.com

Aix-en-Provence Culture

5

ON A VU AU BOIS DE L'AUNE

La belle Julie Delille en fascinante bête

Une enfant maltraitée enfermée dans un placard. Pour le symboliser, l'espace scénique est plongé dans une totale obscurité. C'est Julie Delille qui incarne cette victime de la violence des hommes. C'est elle qui a la main sur la suite des événements et qui décidera du moment où son long monologue s'envolera vers le public. Atmosphère étrange, sons distillés dans un assemblage parfait, la voix de Méline qui s'adresse à nous secoue les consciences, brise les codes habituels de la communication, s'affirmant comme l'expression d'une lente descente aux enfers. "Nous, c'est le silence qui raconte, les hommes il leur faut une voix." Ces mots de Méline, cette fille qui après le calvaire de son cachot sera recueillie par un animal sauvage nous parviennent en vagues d'émotion. La violence qu'elle a subie est telle qu'elle en a perdu sa part d'enfance, et ce qu'elle nous montre c'est le schisme, l'abîme que nous les humains, avons créé les mondes du vivant. Adapté du magnifique texte d'Anne Sibran, écrivaine solaire qui a également participé en tant que scénariste à des bandes dessi-

nées, *Je suis la bête* donnée deux jours au Bois de l'Aune est un spectacle radical, dérangeant qui ne laisse personne indifférent. Durant une heure quinze Julie De-

lille y semble seule en scène. En apparence seulement, tant le son d'Antoine Richard, la lumière d'Elsa Revol, les costumes de Chantal de la Coste, la régie gé-

nérale et la manipulation plateau de Sébastien Hérouart sont des acteurs du drame à part entière.

Au-delà de la performance de comédienne, Julie Delille distille ici une leçon de vie, de courage, et fait entendre le cri féministe d'une enfant poussée dans un placard et mise en miettes par cette domination masculine dont parle si bien Edouard Louis dans *Qui a tué mon père*. Il a fallu quatre ans d'immersion dans la prose tellurique et poétique à la fois d'Anne Sibran pour que Julie Delille (qui a beaucoup travaillé avec l'humoriste et comédien Vincent Dedienne et qui a bâti avec Baptiste Relat *Le journal d'Adam et Eve* tiré de l'œuvre de Mark Twain) donne à voir ce moment intense de théâtre. Avec pour intention d'inventer des espaces poétiques intenses, la comédienne propose au spectateur dans ces espaces de suggestion d'être lui-même créateur et actif. Aussi c'est ce dernier qui a la main à la fin du spectacle et qui applaudit pour clôturer ce voyage achevé là encore dans le noir. Magnifique et brûlant!

Jean-Rémi BARLAND



Julie Delille distille ici une leçon de vie, de courage.

/PHOTO DR

Jean-Rémi Barland pour La Provence • 17 mars 2019



CULTURE • SCÈNES



Théâtre : les promesses du Printemps des comédiens

La manifestation montpelliéraine a dévoilé sa 33e édition, ouverte à une nouvelle génération de metteurs en scène.

Par Brigitte Salino • Publié le 22 mars 2019 à 18h09 - Mis à jour le 22 mars 2019 à 18h09

🕒 Lecture 3 min.

🔒 Article réservé aux abonnés



Du cirque et de la danse

D'autres anciens élèves, de l'Ecole nationale supérieure d'art dramatique de Montpellier, feront leurs premiers grands pas dans la mise en scène : Katia Ferreira s'empare de *Virgin Suicides*, le roman de Jeffrey Eugenides, et dirige une quinzaine de comédiens. Nicolas Oton en entraîne, lui, une dizaine dans l'exploration de *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski.

La nouvelle génération est bien présente à Montpellier, où sont invitées deux jeunes femmes parmi les plus intéressantes : Marion Siéfert, avec *Le Grand Sommeil*, et Julie Delille, avec *Je suis la bête*. Elles côtoieront des metteurs en scène aguerris ou renommés, comme Wajdi Mouawad, présent avec son magnifique *Tous des oiseaux*, le Suisse Thom Luz, qui développe un théâtre inclassable et le montre avec *Girl from the Fog Machine Factory*, David Lescot et sa nouvelle comédie musicale *Une femme se déplace*, Cyril Teste et *Opening Night*, avec Isabelle Adjani, Jean Bellorini et *Un instant*, inspiré d'*A la recherche du temps perdu*, de Proust, Sylvain Creuzevault et son *Banquet Capital*.

📍 Printemps des comédiens, du 31 mai au 30 juin. Domaine d'O, 178, rue de la Carrière, Montpellier (Hérault).

Brigitte Salino



Brigitte Salino pour Le Monde • 22 mars 2019

https://www.lemonde.fr/culture/article/2019/03/22/theatre-les-promesses-du-printemps-des-comediens_5439975_3246.html



PEPITES DE PRINTEMPS

Grandes machines, tambours médiatiques... Et rendez-vous plus secrets, oasis de mots, havres d'émotions... Ainsi est tissée la très riche programmation du Printemps des Comédiens. Petite sélection non exhaustive dans cette deuxième catégorie, celle des pépites qui feront le Printemps. Et, on s'y engage, de durables souvenirs de théâtre.

Je suis la bête

De cette pièce, l'un des plus passionnés, l'un des plus exigeants aussi, des critiques français -Jean-Pierre Thibaudat- a écrit : *«ce spectacle hors norme, hors catégorie qui va chercher le théâtre dans son étoilement pour y atteindre et conjuguer des tréfonds d'une rare intensité»*. Car ce spectacle foudroie. Par la beauté de son texte d'abord, signé d'Anne Sibran. Par la poétique puissance de ces mots qui disent le destin d'une petite fille abandonnée dans un placard, sauvée par un animal puis par la forêt tout entière, arbres, rivière, buissons et bêtes.

Et puis il y a la présence sur cette scène baignée d'ombres de la comédienne et metteuse en scène Julie Delille. Elle est, comment le dire autrement ?, la forêt tout entière : à la fois bête et femme, on la dirait entourée d'oiseaux, revêtue d'un manteau d'abeilles, porteuse d'une langue si charnue, si lyrique, qu'on ne sait plus de quel côté de la scène se situe la sauvagerie.



Photo : Florent Gouélou



Accueil >

< Tous les Évènements

Le Printemps des Comédiens

31 mai > 30 juin

Le Domaine d'O secoue les planches avec la 33^e édition du festival Le Printemps des Comédiens du 31 mai au 30 avril 2019.

Le Printemps des Comédiens nous en fait voir de toutes les couleurs

Regroupant près de 45 000 festivaliers autour d'une vingtaine de spectacles depuis 1987, le Printemps des Comédiens s'impose comme l'un des événements incontournables dans le monde du théâtre. Le Domaine d'O transforme la représentation en fête, les émotions fusent et l'on rit, crie ou pleure devant les péripéties burlesques de Molière comme devant les comédiens expérimentaux offrant leur âme à la scène.

À noter cette année : la présence de la comédienne **Isabelle Adjani** qui joue sous la mise en scène de **Cyril Teste** du 12 au 15 juin. « **Opening Night** » est inspiré du film de John Cassavetes avec Gena Rowlands : la remise en question d'une actrice à la suite de la mort d'une fan. Une oeuvre bouleversante sur les angoisses d'une comédienne perdue entre femme et idole. Adjani dans toute sa splendeur pour l'un des spectacles du Printemps des Comédiens à ne pas manquer !

Les temps forts du Printemps des Comédiens

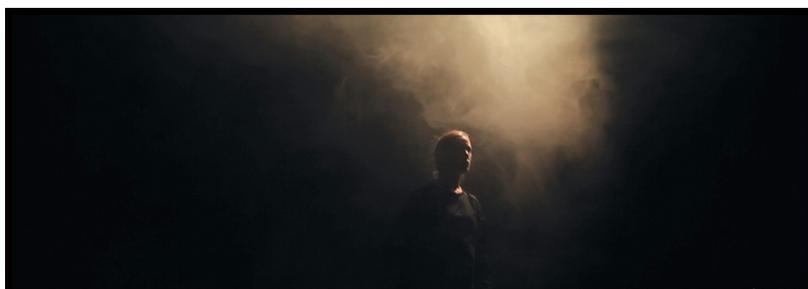
La programmation du Printemps des Comédiens nous fait voyager, dans le monde et dans les cultures mais aussi de manière beaucoup plus personnelle à travers les esprits et les corps.

Le spectacle « **Je suis la bête** » d'**Anne Sibran** et de **Julie Delille**, à voir au Théâtre des 13 Vents, en est un parfait exemple : une prestation intense qui serre à la gorge face à la violence et à la bestialité animale qui envahit la comédienne. Le Printemps des Comédiens ose montrer les doutes qui nous tourmentent, sait poser les bonnes questions.



L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Au printemps des comédiens, Julie Delille reprend avec une sauvagerie délicate, une douceur enragée, *Je suis la bête*, magnifique et horrifique texte d'Anne Sibran. Enfance remise au placard de l'oubli, de l'abandon, c'est dans le bois voisin que la jeune fille, la bête en devenir, se construit loin des hommes. Ambiance sombre, terriblement prenante !

La salle est plongée dans le noir. Le silence se fait. L'atmosphère est vite lourde, pesante. Un rire nerveux fuse, déchire les ténèbres. C'est un accroc, une parenthèse enchantée. Plus aucun bruit ne vient perturber notre mise en condition. Le spectacle peut commencer. Les secondes se font minutes. Toujours rien. Enfin, une voix d'outre-tombe, celle hachée, un brin brutale d'une jeune femme se fait entendre. Les mots sortent difficilement de sa bouche. Ils semblent la brûler, la lacérer. L'horreur, l'indicible ne se débitent pas sur le ton de la conversation. Il faut un décorum que seule la lenteur, la gravité peut installer.

Du plus profond de la nuit, l'enfant, encore un bébé, gémit, mugit. À peine sortie des entrailles de celle qui l'a mis au monde, tout juste porté par un homme, il est jeté dans le placard, celui situé sous l'escalier. Il ne doit sa survie qu'à une chatte venue mettre bas. Mère de substitution, elle va apprendre à ce petit être chétif abandonné par ses pairs cruels, inhumains, à survivre, à devenir une bête redoutable. Mais peut-on vivre en marge du monde ? Le retour à la civilisation n'est-il pas difficile, douloureux, mortel, tant la différence fait peur ? Qui est vraiment la bête, la sauvageonne ou l'homme bien pensant ?



Sans misérabilisme, avec un réalisme saisissant, **Anne Sibran** conte l'histoire de cette jeune fille livrée à la mort, mais dont l'envie de vivre est plus forte que tout. Avec rudesse, les mots s'enchaînent et immergent totalement dans l'esprit de cette enfance sauvage. Horrible, cru s'il en est, le récit prend aux tripes, secoue. S'emparant de ce poème noir au lyrisme singulier, puissant, animal, la jeune **Julie Delille**, ancienne élève de l'École de théâtre de la **Comédie de Saint-Etienne**, plonge au cœur de la forêt, fait siennes les lois qui régissent ce royaume à la lisière de l'humanité. Chatte, bête carnivore, vorace, elle donne corps à cette jeune fille rejetée par les uns, adoubee par les autres.

Utilisant avec ingéniosité les jeux d'ombres et de lumières, la comédienne-metteuse en scène invite à plonger totalement dans ce rêve cauchemardesque, dans cet univers fantasmagorique. Debout, cheveux très longs lâchés, telle une seconde peau, une fourrure, accroupie, corps resserré, ou déambulant à quatre pattes, elle est la bête. C'est beau, c'est fort, c'est saisissant. Un moment de théâtre ahurissant qui interroge sur notre propre humanité, notre nature féroce. Éprouvant, épatant !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – envoyé spécial à Montpellier



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore pour L'Œil d'Olivier • 3 juin 2019

http://www.loeildolivier.fr/lappel-sauvage-et-visceral-de-la-foret/?fbclid=IwAR0AGP90Sg-UFLn46P7uxH4KNi3c_A7BcGH7F6cRu2WuKlM1dmRmyORk5A

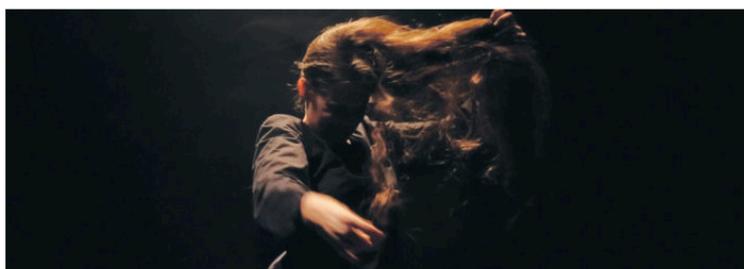
Accueil ▸ Théâtre ▸ Nos articles théâtre/cirque ▸ « Je suis la bête » D'Anne Sibran au Théâtre des 13...

Théâtre Nos articles théâtre/cirque

« Je suis la bête » D'Anne Sibran au Théâtre des 13 vents à Montpellier

Par L'Art.vues - Juin 4, 2019

[Partager sur Facebook](#) [Tweeter sur twitter](#) [G+](#) [P](#)



En ce premier weekend de printemps des comédiens nous avons assisté à l'adaptation d'un texte d'Anne Sibran, mis en scène et interprété par Julie Delille. Produite par le théâtre des trois Parques, la pièce a été accueillie en partenariat avec le théâtre des 13 vents, CDN Montpellier.

Derrière un voile de pudeur nous découvrons l'obscurité d'une forêt. L'abandon, la reconstruction d'un enfant élevée dans la poésie bestiale d'une faune qu'elle aurait pu chasser, mais qui va l'adopter.

La peur, le noir, l'oubli...

Grâce à une mise en scène époustouflante et épurée, Julie Delille nous attrape dans le silence. Elle nous inquiète, nous perturbe et nous émeut.

Les bruits des bois, les ombres et les contre-jours... La maîtrise des lumières nous plonge à chaque scène dans un tableau digne d'Eugène Carrière ou de Goya...

Une métaphore de ce monde qui s'empare de notre innocence pour faire de nous des monstres, inadaptés à un habitat que somme toute nous n'avions jamais rêvé d'intégrer. Rester au fond de notre terrier...

Ne plus vouloir sortir, ne plus vouloir parler.

Cette langue, que l'on ne connaît plus, que l'on doit répéter.

Un cri peut-être, que l'on pourrait choisir. Un cri à nous, rien qu'à nous... Lui, sans doute, pourrait nous libérer...

Un récit virtuose dans une ambiance et un décor d'une extrême élégance et de d'une grande pureté.

Ça commence fort au printemps ! Nous en sommes enchantés.

NC



The New York Times

THEATER REVIEW

A French Festival Where the Actor Is King

The Printemps des Comédiens festival features productions uniquely crafted for, and occasionally by, their performers.

By Laura Cappelle

June 6, 2019



MONTPELLIER, France — The director is widely considered king in French theater, and is often a bigger name than anyone onstage. At the [Printemps des Comédiens](#), however, it's the actors who are in the headline: The name of this festival, first held here in 1987, translates as "Actors' Spring." This year's opening weekend brought uneven productions uniquely crafted for — and him.

The young Julie Delille, another solo performer and one of just a handful of female directors in the lineup, delivered a work of remarkable visual precision with her adaptation of "Je suis la bête" ("I Am the Beast"), a novel by Anne Sibran. Ms. Delille herself plays the heroine, a 2-year-old girl abandoned by her parents. The show starts in pitch darkness, as if to mimic the closet in which she is trapped.

The girl is rescued by a cat and grows up among animals in the forest. Much of the story could easily look silly (how to stage a dangerous encounter with badgers?), but Ms. Delille has created spare tableaux that suggest the girl's evolving physicality, from a prowling beast to a rescued orphan. Her instincts promise much for the future.



Laura Cappelle pour The New York Times • 6 juin 2019

<https://www.nytimes.com/2019/06/06/theater/printemps-des-comediens-montpellier.html>

www.theatredestroisparques.com

Théâtre
des trois Parques

